

—Le steamer mexicain *Neptune* qui avait quitté ce dernier port le 24 était entré le 31 janvier dans le premier, annonçait que Santa-Anna avait été tué par ses troupes pour avoir voulu s'opposer à la saisie des biens du clergé. On ajoutait même que l'on avait découvert dans les papiers du général une correspondance échangée avec le président des États-Unis.

Malgré la vraisemblance que ces détails pourraient donner à la nouvelle, nous la croyons sans fondement, car elle n'a pas été confirmée dans les derniers journaux que nous avons reçus de la Havane.

## TUNIS.

—L'abolition de l'esclavage, annoncée par toute la presse comme devant avoir lieu dans les états du Bey de Tunis est un fait accompli. La condamnation de l'esclavage a été prononcée de fait, il y a plusieurs années. Depuis la déclaration que tout enfant venant au monde était libre, il n'existe plus un seul individu en état de servitude sur aucun point de la régence. Le Bey a eu le pouvoir, parce qu'il a en même temps la volonté. Cette mesure n'a causé aucune perturbation, aucun embarras, ni au dedans, ni au dehors. Les anciens esclaves sont restés de plein gré chez les maîtres en qualité de serviteurs à gages, et les travaux n'ont pas cessé un seul instant.

## ÉTATS-UNIS.

## Par le Télégraphe électrique.

Washington, 22 février.

*Sénat.*—Après avoir discuté le bill d'organisation des dix régimens nouveaux, et adopté ou repoussé divers amendemens sans intérêt, le sénat a continué la discussion du bill des trois millions. M. P. Soulé de la Nouvelle-Orléans a prononcé un discours des plus intéressans avec un accent révélant son origine Française. Il a fait l'histoire du Texas depuis l'époque où il appartient à la France, pour démontrer que le Rio-Grande était sa frontière légitime : Sa conviction est que Vera-Cruz sera bientôt entre les mains des Américains, et il est d'avis qu'on marche de là sans retard sur Mexico, si les propositions de paix sont encore repoussées. Il considère la tactique et le plan proposés par M. Calhoun comme insuffisants, et défend la marche suivie par le président.

*Chambre.*—La chambre s'est occupée, pendant cette séance, du bill qui consacre environ 30 millions à l'armée pour l'année finissant le 30 juin 1848. M. Winthrop offre trois amendemens au bill dont les débats devront se clore demain.

*Une spéculation américaine.*—On nous annonce qu'un entrepreneur Yankee, résidant à Canton, a tout récemment fait construire une jonque chinoise de 300 tonneaux environ, grée et équipée complètement à la mode du pays. Il se propose de l'amener à New-York, chargée d'objets de luxe et de curiosités et qu'il vendra, à bord, aussitôt son arrivée. Cette jonque sur laquelle se trouvera un équipage chinois, doit également transporter aux États-Unis une troupe d'acteurs et de jongleurs et une foule de choses curieuses, et particulières aux habitans du Céleste Empire.

Pour le voyage, on se servira d'une voilure et d'un gouvernail ordinaires, mais en arrivant aux *Narrows*, on rendra dans toute leur exactitude sa forme et son costume orientaux à ce bâtiment chinois qui doit rester à l'ancre devant New-York, et servir de salle d'exhibition flottante.

Il lui faudra cinq mois pour faire le voyage ; et la spéculation coûtera \$30,000. On assure que l'entrepreneur Yankee a déjà reçu l'offre de \$20,000 pour aller faire ses exhibitions en Angleterre après avoir exploité les États-Unis. N'aurait-il que l'attrait de la nouveauté, le spectacle qui nous est promis doit obtenir un grand succès à New York.

## LE KNOUT.

## CHAPITRE 2.

Le château du comte Bialewski, entrevu du milieu de la plaine au fond de laquelle il était situé, offrait une délicieuse perspective : sa façade, quoique formée de parties différentes par le style, présentait cependant un ensemble aussi remarquable qu'imposant. Au centre une grande tour à trois étages, crénelée et surmontée d'une flèche aiguë, rappelait les formes pures et sveltes de l'architecture des treizième et quatorzième siècles ; deux ailes d'une époque beaucoup plus récente, puisqu'elles ne dataient que du dix-septième siècle, se déployaient sur le même front ; mais les hautes croisées, les grands toits, les fières girouettes, ralliaient harmonieusement ces modernes constructions avec leur aînée. Sur la gauche, et un peu en arrière du château, dont elle n'était séparée que par une cour étroite, une charmante chapelle ogivale, avec son clocher en pyramide, venait ajouter à l'effet pittoresque de ce bel édifice, qui était environné de toutes parts par un large fossé, au-delà duquel s'étendaient de vastes et riantes prairies. Toute cette grande masse architecturale se détachait sur un amphithéâtre de bois immenses, où s'élevaient par milliers des arbres gigantesques et trois fois séculaires.

Le comte Bialewski vint au devant de ses hôtes et leur fit le plus aimable accueil ; c'était un homme grand et robuste, d'environ soixante ans, mais qui, malgré ses cheveux gris, avait encore une de ces belles et martiales tournures de gentilhomme et de soldat. Il prit familièrement les deux jeunes gens sous le bras, et montant avec eux le large perron du château, il les introduisit dans le salon

où se tenaient auprès d'un grand feu la jeune comtesse Rosa, le curé de la paroisse et deux autres personnages, propriétaires voisins et amis de la maison. Mais tous semblaient préoccupés et sérieux, et il était facile de voir, dès l'abord, que cette réunion avait un tout autre but que celui pour lequel on avait été officiellement invité. Le comte lui-même, dont le visage paraissait ouvert et riant, changea tout à coup de physionomie lorsqu'il se retrouva seul avec ses hôtes et loin de tout regard curieux. Cependant Stanislas, avec l'aisance qui le caractérisait, s'approcha de Rosa pour la saluer, et engagea promptement avec elle une de ces courtoises conversations où il savait si bien déployer toutes les grâces de son esprit. Raphaël avait échangé un grave salut avec la jeune comtesse et s'était retiré vers l'autre bout de la cheminée, entre le comte et le curé. De là, ses regards se tournaient malgré lui vers Rosa, et ce n'était pas sans une vive peine qu'il la voyait sourire aux spirituelles saillies de Stanislas, dont elle semblait confirmer ainsi les vaniteuses confidences. Mais il fut tiré de cette rêverie par la gravité des nouvelles que le comte Bialewski lui fit bientôt connaître.

—Mon cher ami, lui dit le comte en s'adressant particulièrement à lui et en lui prenant affectueusement les mains, malgré les dissidences qui se sont élevées entre nous depuis quelques années, je vous tiens pour un des plus dignes enfans du pays, et je n'en connais pas qui lui soit plus dévoué. Aussi dois-je vous apprendre ce qui nous préoccupe tous en ce moment. Poussés à bout par les violences et les ignominies que nous supportons depuis si longtems, nous sommes sur le point de nous soulever de nouveau pour l'indépendance de la Pologne. D'un jour à l'autre nous attendons le signal qui doit éclater à Varsovie, et nous sommes prêts à prendre les armes pour donner l'exemple à toute la Lithuanie. Dans tout ceci rien ne vous étonne, et vous n'y voyez que la suite de nos vieux projets tant de fois essayés : mais je vous le répète, le moment de l'exécution est enfin venu ; nous sommes à la veille d'une grande révolution. La distance qui nous sépare de Varsovie, le danger de laisser surprendre notre correspondance ont empêché que nous ne fussions avertis de l'heure et du jour où l'insurrection éclatera ; mais dès que les premiers coups de fusils seront tirés, dès qu'il n'y aura plus de méprise ou de contretiens à craindre, nous serons aussitôt prévenus. Mon fils Casimir, qui est en garnison à Varsovie, doit accourir à travers tous les périls et nous mettre en rapport avec le centre de la révolution. Ne vous offenserai-je pas, Raphaël, en vous demandant qu'elle sera votre conduite au milieu de si graves événemens ?

Un grand silence se fit dans le salon, et chacun attendit avec un vif intérêt la réponse du jeune Ubinski ; Stanislas lui-même fit trêve à ses admirables discours, et Rosa, pensive et recueillie, prêta une profonde attention.

—Oui, sans doute, ce serait m'offenser, répondit Raphaël tout ému, si l'on ne me supposait pas le courage de sacrifier ma fortune et ma vie pour notre chère Pologne. Mais permettez-moi d'ajouter, comte, que c'est à mon pays seul que je dois mes services et mon sang. Vous avez les plus généreuses intentions, mais si pour vouloir en hâter l'accomplissement vous compromettez vous-même l'avenir de ce pays que vous voulez sauver, n'est-ce pas remplir un impérieux devoir que de vous résister au prix même de votre estime et de votre amitié ?

—Quoi donc ! s'écria le comte, n'êtes-vous pas encore las du joug odieux qui nous écrase ?

—Je n'en veux être las, reprit Raphaël avec fermeté, que le jour où la Pologne entière, frémissante sous cet intolérable fardeau, sera prête à mourir pour s'en délivrer. Ce jour n'est pas venu ; souffrez que je vous le dise et que je combatte les déplorables illusions qui causeront en même tems et votre propre ruine et celle de la Pologne. Qu'allez-vous entreprendre ? Une lutte acharnée avec trois formidables puissances qui vous opposeront aisément cent baïonnettes contre une. Dans une telle extrémité, une seule chance de salut subsiste peut-être, une seule ! C'est que la nation entière, les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres, les nobles, les bourgeois, les artisans et les serfs, tous enfin prennent les armes pour la défense et la liberté du pays. Alors, mais seulement alors, vous pourrez vaincre et triompher. Avez-vous un tel espoir, comte ? Pensez-vous qu'à votre appel tous les cœurs se réuniront dans une même résolution et dans un même dévouement ? Hélas ! force nous est bien de le reconnaître, une immense partie de la nation se sépare de nous, parce que notre cause n'est pas encore complètement la sienne. Dans celles de nos provinces où il n'est plus esclave, le peuple voit encore en nous des nobles qui le méprisent ; et là où il est sous le joug, comme dans cette malheureuse Lithuanie, il faut